Voix plurielles

Volume 3, Numéro 1 : mai 2006

Bodia Macharia

État présent de la condition des intellectuelles congolaises : comment briser le cercle vicieux ?

Citation MLA : Macharia, Bodaria. «État présent de la condition des intellectuelles congolaises : comment briser le cercle vicieux ?.» *Voix plurielles* 3.1 (mai 2006).

État présent de la condition des intellectuelles congolaises : comment briser le cercle vicieux ?

Bodia Macharia
Université Brock

Mai 2006

Résumé

Les mouvements d'indépendance au Congo Belge avaient favorisé l'épanouissement d'une pléthore d'écrivains et poètes ainsi que l'émergence d'une écriture féminine, que la décadence socio-économique due aux trente-deux ans de dictature Mobutienne est venue démanteler. Tout en énumérant une liste succincte des écrivaines congolaises locales et expatriées, cet article fait un survol des conditions de productions littéraires que ces femmes rencontrent en République Démocratique du Congo et à l'extérieur.

Introduction

Lorsque l'on fait allusion aux derniers des indigents, l'on ne se réfère pas seulement aux groupes minoritaires les plus affectés des pays industrialisés. Il faut aussi considérer les communautés les plus vulnérables des pays du Tiers-monde. De plus, dès que l'on tente d'approfondir le problème de la pauvreté, on se rend compte que ce fléau retombe surtout sur les femmes. Les hommes indigents du Tiers-monde ont des femmes et des enfants qui vivent dans des conditions encore plus pitoyables qu'eux. En Afrique, notamment en République Démocratique du Congo (RDC), alors que crises économiques, guerres, et ravages de l'environnement continuent de sévir, le remboursement de la dette extérieure et les restructurations budgétaires des programmes fiscaux imposés par les puissances financières internationales, éliminent un grand nombre de services pourtant indispensables dans des domaines comme l'alimentation, la santé et l'éducation qui affectent particulièrement femmes et enfants. L'instabilité politique du Congo causée par la dislocation du gouvernement et l'immaturité des leaders en place, ainsi que l'économie érodée par les trente-deux ans de dictature Mobutienne, entraînent des coupures draconiennes qui affectent les femmes, responsables de la survie et de l'instruction de leurs enfants. Quoiqu'elle contribue de façon substantielle à l'économie du Congo, la femme congolaise reste la laissée pour compte dans tous les domaines de la vie nationale et par conséquent dans le monde culturel, notamment celui de

la littérature. Les femmes sont en effet les premières victimes du chômage, se voient confrontées à la pauvreté, et doivent consacrer plus de temps et d'énergie à leur famille, pour enfin sacrifier leur bien-être au profit de celui de leurs enfants et de leur mari.

Comme dans beaucoup d'autres pays en voie de développement, cette crise économique est l'une des principales raisons pour lesquelles très peu de Congolaises peuvent se lancer dans des carrières intellectuelles, et les œuvres de celles qui arrivent à publier sont très peu médiatisées. La majorité d'entre elles sont arrivées au point d'accepter cette triste situation, cette voie sans issue. La plupart des écrits médiatisés, sont constitués par les œuvres de Congolaises qui ont pu s'exiler où immigrer vers les pays industrialisés à la recherche de meilleurs emplois, de carrières et d'une vie meilleure. Ainsi le Congo doit subir une perte permanente de son élite intellectuelle féminine. Pour paraphraser Saint-Exupéry, en l'absence de modèles à émuler venant des anciennes, chaque Congolaise de la nouvelle génération porte en elle une Simone de Beauvoir, une Virginia Woolf, une Marie Curie assassinée.

Le deuxième facteur qui freine la participation des femmes à la vie littéraire est le conflit des traditions en rapport avec la constitution. En RDC, tout comme dans la plupart des pays africains, le poids des traditions culturelles prévaut sur les lois constitutionnelles, allant jusqu'à les influencer. On remarque d'abord que la ferme croyance dans des cultures traditionnelles relègue les femmes au second plan malgré les principes établis par la constitution. Une discrimination résiduelle dans le traitement différent de l'homme demeure, malgré quelques changements importants, tels que l'abolition de l'autorisation maritale préalable pour l'emploi de la femme mariée, dans le nouveau code du travail de 2002. L'adultère de la femme est aussi plus sévèrement puni que celui de l'homme. Ensuite, la majorité des institutions et organisations traditionnelles congolaises est à dominante patriarcale et patrilinéaire. Ceci entraîne la forte dépendance économique de la femme par rapport à l'homme, et de la fille par rapport au père. Par ailleurs, le manque d'instruction de la femme largement répandu, surtout dans les milieux ruraux, s'explique par le privilège de l'accès aux études, accordé encore beaucoup plus souvent au garçon qu'à la jeune fille. Cette situation limite les possibilités d'accès des femmes congolaises à la sphère publique.

Cet article se veut être une contribution à l'étude de la condition des femmes originaires de la République Démocratique du Congo, anciennement Zaïre, en particulier des intellectuelles, et fait partie d'un travail plus vaste dont l'objectif est double:

1. Analyser des textes marquants de femmes écrivains de la République Démocratique du Congo.
2. Tenter de participer à la sensibilisation de la communauté internationale qui semble afficher une certaine indifférence envers la condition déplorable des Congolaises.

Aperçu general du pays.

L'organisation Sauvons le Congo offre une des définitions les plus précises de ma patrie :

Le territoire de la République démocratique du Congo (2 345 410 km²), correspond dans ses grandes lignes au bassin du fleuve Congo, ou Zaïre. Les deux noms du fleuve ont été successivement utilisés pour désigner le pays. Dans le cadre d'une politique d'«authenticité»,

Mobutu Sese Seko substitua Zaïre à Congo en 1971, en même temps qu'il créait une monnaie nationale portant le nouveau nom de son pays. En 1997, Laurent-Désiré Kabila devenu le nouveau chef de l'État rebaptise le Zaïre sous le nom de République démocratique du Congo. Il ne faut pas confondre l'immense République Démocratique du Congo (RDC) anciennement colonisée par la Belgique et qui a Kinshasa pour capitale, et la République du Congo ancienne colonie française, que régit Brazzaville. L'économie de la RDC devrait se classer comme l'une des meilleures au monde, vu ses immenses ressources naturelles. « Le pays jouit d'une faune et d'une flore qui restent à découvrir et d'un fleuve, le Congo, qui est premier au monde au point de vue du débit, et dont la longueur n'est inférieure qu'à celle du Nil. Il traverse tout le pays facilitant ainsi le transport et le développement logistique des ressources hydro-électriques, alimentaires et minières. Les ressources en cobalt et en diamant industriel, dont la République Démocratique du Congo est le principal producteur mondial, expliquent l'intérêt que les États-Unis ont porté à ce pays. L'on se souviendra, par exemple, que Kinshasa fut un bastion occidental pendant la guerre froide.¹ »

Nous trouvons dans ce qui suit, un début d'explication pertinente au lent progrès de la littérature de l'élite féminine intellectuelle congolaise, et à sa quasi-inexistence : exploité sauvagement par l'Europe dès la fin du XIXe siècle et annexé en 1908 par la Belgique, le Congo Belge subit un siècle de violence caractérisée par « l'anéantissement de l'humain au profit du développement économique ». Ces propos de l'écrivain et critique congolais Mukala Kadima-Nzuji expliquent en partie la raison pour laquelle il a fallu attendre l'après-guerre et le recul progressif des forces coloniales pour qu'une élite intellectuelle locale ait enfin droit à la parole et qu'un mouvement littéraire de langue française prenne forme.²

La littérature masculine a marqué le début d'une ère littéraire française au Congo, en 1910, signalant une prise de conscience politique et culturelle des Congolais. C'est plus tard, à savoir vers la fin des années '60, que les premières publications des femmes de lettres congolaises commencent à se faire connaître. Ceci pourrait s'expliquer par le changement de la constitution après l'accès du pays à l'indépendance, et par conséquent par la prise de conscience des femmes congolaises de leurs droits et de leur capacité à s'exprimer, puis de se réaliser dans la langue du colon. Un premier cercle zaïrois, « la Pléiade du Congo », fut fondé en 1965 par Madiya (Clémentine) Nzuji. Une génération d'écrivaines devait s'épanouir à partir de ce groupe.

Les femmes écrivains congolaises.

Conférons d'abord une identité à ces auteures :

Clémentine Madiya FAIK-Nzuji est née à Tshofa le 21 janvier 1944.
Docteur d'État ès Lettres et Sciences humaines (Etudes Africaines)

à l'Université de Paris III), elle a enseigné les littératures orales et la stylistique africaine à l'université Nationale du Zaïre de 1972 à 1978, ensuite à l'Université de Niamey de 1978 à 1980. Depuis 1981, elle enseigne la linguistique, les littératures orales et les cultures africaines à l'Université Catholique de Louvain, en Belgique. Depuis 1986, elle dirige le Centre international des langues, littératures et traditions d'Afrique au service du développement (CILTADE) qu'elle a fondé et au sein duquel elle poursuit ses recherches dans les domaines de la linguistique bantu générale (y compris l'anthroponymie et la sémantique des littératures orales) et dans ceux de la symbologie des tatouages et des scarifications. Ses nombreuses publications scientifiques se regroupent essentiellement dans les domaines des littératures orales, de la symbolique africaine et de l'interculturalité. Ses recherches l'ont amenée à participer à d'innombrables rencontres scientifiques internationales, à donner de nombreuses conférences et à animer des séminaires sur ses thèmes de recherche. Son oeuvre d'écrivaine lui a valu le 1er prix de poésie au Concours Littéraire Président Léopold S. Senghor (Zaïre, 1969) ; elle a aussi été lauréate au Concours de nouvelles en langues africaines de l'Afrique Centrale organisé par l'académie Royale des sciences d'Outre-mer (Belgique, 1987), lauréate au Concours de la meilleure Nouvelle de langue française organisé par la Radio France-Internationale (Paris, 1990).³

Lorsque Clémentine Madiya FAIK-Nzuji m'a accordé une interview, en avril 2005, elle venait d'être grand-mère de son septième petit-enfant et était en train de rédiger son ouvrage à paraître *Tu le leur diras*.

De la même génération, Léonie Abo est née au Zaïre en 1945, à Malungu sur les bords de la rivière Kwilu. Sa mère meurt en couches, d'où le nom de Abo donné à cette écrivaine : il signifie le deuil en Bambunda. Elle est élevée par Mabiungu, une jeune femme qui ne peut pas avoir d'enfant. Après quelques années passées à l'école primaire et un mariage arrangé par sa famille, Léonie Abo se retrouve dans le maquis aux côtés de Pierre Mulele, mais elle s'y est sentie peu appréciée, voire rudoyée, et sans avoir vraiment eu son mot à dire. En 1968, après l'assassinat de son mari, Léonie Abo s'enfuit au Congo Brazzaville où elle vit depuis lors avec ses deux filles (1996).⁴

D'autres auteures Congolaises connues sont Maguy Kabamba Rashidi qui travaille et vit actuellement à Toronto avec son mari et ses enfants. Ses publications les plus connues sont *La Dette Coloniale* et *Et la femme se recréa* (1996). Dans cette dernière, elle parle de la perpétuation du carcan social des immigrées africaines au Canada. Une femme en exil (2000) est l'ouvrage de Amba Bongo qui vit présentement à Londres.

Justine Mpoyo Kasavubu, elle, est l'auteure de *Kasavubu et le Congo Indépendant* (1997). Les oeuvres de Kavidi Wivine N'landu sont *Leurres et Lueurs* (1984), et *Lila-Baleka Bosekilolo a érit Les Marais brûlés* (1973). Quant à Kabika Tshilolo, elle publie ses premiers poèmes, *Le Pilier du chef* et autres contes en 1986.

D'autres écrivaines vivent encore en République Démocratique du Congo, parmi elles : Mweya Tol' Ande, mère de sept enfants et grand-mère de plus de sept petits-enfants. Quelques-unes de ses publications sont *Remous de feuilles* (1974) et *Ahata*, suivie de *Récit de la damnée* (1976). Diur N'tumb est bien connue pour ses pièces théâtrales *Zaina* (1983) et « Qui hurle dans la nuit ? » (1987)⁵ Toutes ces auteures se penchent entre autre, sur la situation des femmes de leur pays.

Les obstacles qu'elles rencontrent

Très peu d'informations existent sur l'écriture des femmes et des hommes au Congo. Cependant il est clair, comme nous venons de le voir, que les réussites féminines dans ce domaine peuvent se compter sur les doigts de la main. Quant à la grande majorité des Congolaises, elles sont non seulement reléguées à l'espace et aux tâches domestiques, mais elles se voient aussi directement et indirectement refuser le droit de lire, pour deux raisons majeures.

Premièrement, lorsque l'on constate que du fait de l'économie actuelle, les canaux de transmission de la langue française ne sont que peu ou incomplètement utilisés, ceci entraîne la désarticulation de l'instruction, et l'orientation quasi-exclusive des mass-média vers des domaines des loisirs comme la musique, le théâtre populaire ou le domaine religieux. Cela a pour conséquence une désaffection de la lecture au détriment des domaines du savoir s'exprimant particulièrement en français. Le goût de la lecture, qui par tradition est normalement inculqué par les mères qui restent à la maison et s'occupent de leur famille, devient impossible à communiquer. Le fait même de lire est un luxe qui ne leur est pas permis car elles ne peuvent pas se soustraire un moment à leur difficile quotidien. La situation politico-économique nuit aussi à l'épanouissement culturel. Pendant que les pères doivent gagner leur vie, et souvent manquent de sérieux, ou pire se laissent manipuler par les sergents recruteurs de guerres insensées, les femmes doivent s'assurer de la bonne organisation de la maisonnée, ceci dans un climat de terreur et d'angoisse.

Par contre dans la dimension de l'engagement politique de la femme congolaise, il est important de souligner qu'à la faveur de la promotion de l'égalité imposée par de nombreux organismes internationaux, ainsi que des principes juridiques inscrits dans la Constitution, un certain nombre de femmes ont fait leur entrée en politique, dans une optique d'accès égalitaire aux fonctions publiques. Malheureusement, beaucoup sont instrumentalisées ou servent de tremplin aux hommes politiques. Aucune action structurée digne de ce nom n'est planifiée en vue d'un épanouissement en profondeur de la population féminine. Les intellectuelles qui accèdent au pouvoir politique sont des icônes symboliques, souvent connues comme parentes d'hommes politiques, et peu représentatives de la situation réelle de l'ensemble des femmes.

Parmi elles, Wivine N'Landu, épouse du politicien Nguz-a-karl-i-Bond; elle « exerça les fonctions de Directrice de recherches au Centre National des Recherches Scientifiques (C.N.R.S) puis de Conseillère Principale aux affaires sociales et culturelles. En 1980 elle fut nommée Secrétaire Générale à la Condition Féminine. Elle démissionne de ses fonctions en avril 1981, mais on la retrouve Ministre de la Coopération Internationale en 1996 et en exil en Afrique du Sud » en 1997. Justine M'Poyo Kasavubu, fille du premier président congolais, Joseph Kasavubu, qui « après une carrière de fonctionnaire au haut Commissariat pour les réfugiés aux Nations Unies à Genève, poursuivra ses travaux au centre de recherche sur l'épidémiologie des désastres naturels (UCL) et au centre d'étude africaines (ULB) ». Elle a vécu en exil depuis 1965, puis « après

qu'elle a adhéré à l'Union pour la démocratie et le progrès social (UDPS), le 22 mai 1997, elle est nommée ministre de la Fonction Publique de la Nouvelle République démocratique du Congo. Elle démissionne de ses fonctions en 1998 pour repartir en exil où elle fonde le Mouvement des Démocrates. »⁶

Il semble que la conquête d'une position privilégiée à tous les niveaux par une femme, ne profite qu'à elle seule. En effet, la plupart ne réussissent pas à inverser la tendance et à induire des changements substantiels. Quelques-unes, et ce sont des exceptions, ont pu prendre l'initiative de changements en faveur de leurs soeurs, grâce à leurs fonctions politiques ou à leurs oeuvres. Ainsi, Madiya Nzuji, une des premières à voir publier ses ouvrages dans les manuels scolaires, est devenue une figure emblématique non seulement féminine mais aussi nationale. Le 30 novembre 2004 à Kinshasa a été lancé le "Prix littéraire Clémentine Nzuji" pour récompenser les élèves de 18 à 19 ans. En conclusion, aussi bien en politique que dans la plupart des domaines de la vie nationale, la femme congolaise demeure une quantité négligeable, qui doit encore conquérir ses lettres de noblesse!

La position de la femme par rapport à la réalité de l'expression écrite et orale de la langue française demeure également précaire. Dans de nombreuses villes du Congo, le français peut être considéré comme une réalité hybride, à savoir que pour beaucoup de Congolais dont la plupart étudient dans cette langue, le français demeure une langue officielle qui n'a que peu ou pas de rapports avec le vécu quotidien. L'usage du français écrit, mieux maîtrisé que l'usage oral, ne sert que de canal de communication formel et circonstanciel. Les rares femmes écrivains qui écrivent en français, écrivent dans une langue qui fonctionne comme une langue de traduction, qui interprète ce qu'elles conçoivent et pensent. Quant aux autres femmes, quoiqu'elles soient les messagères du langage et de la culture orale, et donc perpétuent la parole ancestrale, elles se voient refuser l'accès à la culture écrite. Dans une ville comme Matadi par exemple, la langue française est une réalité résiduelle dans certains quartiers où des langues véhiculaires et africaines telles que le lingala et le "kikongo ya l'état" sont bien plus prisées. Il va sans dire que le français n'est que la langue des intellectuels, d'une véritable élite d'initiés (administrateurs et lettrés divers), et la femme qui représente la portion congrue de cette élite intellectuelle, se sentant moins concernée, est également beaucoup moins intéressée par la langue française.

Ce que les intellectuelles congolaises représentent

Alors que l'impact de ces femmes est moindre, leur force commune demeure dans le fait que tout en continuant à se réaliser professionnellement, elles assument leurs responsabilités de mère ainsi que leur rôle d'épouse et de femme. Cependant, la vie de celles qui ont quitté leur pays afin d'essayer de mieux réaliser leur potentiel dans un monde occidental plus ouvert à la participation des femmes intellectuelles, n'est pas sans obstacles. Ces femmes « exilées » doivent tout aussi bien affronter les réalités du racisme et de l'infériorisation qui minent les groupes minoritaires, et continuer à survivre au sein d'une économie capitaliste sans merci.

Une fois seules à l'étranger, l'adaptation culturelle n'est pas toujours spontanée. En exil, elles font face aux réalités du racisme, car elles sont traitées en fonction du statut économique de leur pays d'origine. Ainsi, même dans les milieux académiques, elles ne sont pas toujours considérées de la même façon que leurs collègues blanches et subissent encore plus qu'elles le poids du «

plafond de verre ». Elles subissent ainsi le sort de leur pays : un immigrant ou un citoyen n'est pas respecté si son pays ne l'est pas. Pour se faire accepter, ces femmes doivent faire preuve d'une plus haute compétence et constamment justifier leur présence par une plus intense productivité. Ensuite, elles doivent vivre sur plusieurs registres à la fois, qui mêlent la rigueur de l'écriture, le dévouement de la mère et la patience de l'épouse. L'on peut discerner en elles une force de caractère qui se signale par une détermination sans limites, qui se concrétise par une forte auto-discipline pour atteindre l'objectif visé. Enfin elles s'occupent de leur progéniture cette fois sans l'aide de la famille élargie que la tradition leur offrait dans leur pays. Maguy Tshibinda, par exemple, relate comment elle doit se partager entre ses tâches de mère, d'épouse, et continuer en même temps à s'épanouir professionnellement en essayant de ne pas s'oublier. À la question de savoir comment elle est parvenue à publier autant et à accomplir tant de travail tout en étant mariée et mère de cinq enfants, Madiya Faïk Nzuj m'a répondu que cela émanait d'une « volonté supérieure. » Tout comme dans leur pays d'origine, et à un degré plus intense que les femmes du pays « d'exil » ou « d'accueil », les femmes africaines subissent aussi des formes d'humiliations, et rencontrent différents obstacles, mais se tiennent debout. Dans une interview du Magazine Amina qu'elle a accordée en juin 1995 à Fatoumata Sidibé, en tant qu'écrivaine congolaise ayant résidé pendant sept ans au Canada, Maguy Rashidi Kabamba ne voit qu'une différence entre la condition et les droits dont jouissent l'Européenne et l'Africaine qui évoluent en Amérique du Nord. « Les femmes avancent peut-être sur le plan professionnel, mais je ne suis pas sûre que ce soit aussi sur le plan social. Ce sont en général les femmes qui s'occupent des enfants. Quand l'enfant est malade, ce n'est pas le mari qui va rester à la maison. Elles doivent à la fois assumer un rôle de mère et d'employée et elles n'ont guère l'occasion de profiter des enfants qui grandissent ni de se consacrer entièrement à une carrière professionnelle. On doit pouvoir prouver qu'on est capable de faire son métier, mais en même temps, que l'on garde notre féminité, qu'on est responsable d'assumer notre rôle de mère, notre rôle de femme. Ce n'est pas toujours évident. »⁷

Ainsi malgré les réalités de la discrimination, et de l'économie capitaliste, les femmes africaines –dont les intellectuelles congolaises– tout en accordant une grande valeur à la maternité, réussissent à s'exprimer par leurs écrits, grâce à leur courage obstiné, comme les entrevues auxquelles nous nous sommes référées l'attestent.

La situation de la littérature féminine au congo

Comme dans la plupart des pays africains, le langage et la culture orale constituent des aspects fondamentaux de l'identité nationale. Les femmes détiennent la responsabilité de transmettre et de développer cet héritage; c'est dire que c'est à elles qu'incombe la lourde charge de l'éducation. Pourtant aujourd'hui, le sort des femmes intellectuelles du Congo est encore précaire et incertain, et leur influence négligeable. Qui veut écrire au Congo demeure victime des caprices de l'économie et de la politique. Ainsi, la priorité qui s'impose n'est autre que la lutte quotidienne pour la survie. Cette tension entraîne un certain désintérêt pour l'érudition et la carrière. Le Congo a connu de meilleurs jours. Le déclin intellectuel se dessine progressivement et parallèlement au rythme de la détérioration économique. «L'on se rappellera qu'entre 1990 et 1996, le taux de scolarisation était passé de 78,60% à 53,24% pour l'ensemble de la République Démocratique du Congo (alors Zaïre), avec en 1996, un déséquilibre numérique de l'ordre de 60,00% pour les garçons, contre

47,00% pour les filles (SUARMA et TULLOCH, 1996). Au Kivu, ce taux était évalué à 70,00% en 1992 et a spectaculairement chuté jusqu'à 30,00% en 1999, estiment les Femmes Unies pour la Paix (FUP), un collectif des associations des femmes pour la paix des grands lacs. »⁸

La situation des femmes écrivains au Congo est fortement dépendante de la conjoncture économique ainsi que du marasme culturel dans lequel la dictature mobutienne a plongé le pays : absence de structures de promotion de la culture, absence de réelle politique culturelle pouvant aider à l'émergence de réels talents, manque d'investissements durables dans le domaine de l'art, et quasi inexistence des maisons d'édition.

De fait, alors que la littérature française féminine au Congo se trouve être le parent pauvre de tous les arts congolais, « la littérature de maquis » reste la principale réalité littéraire congolaise. Le vocable « littérature de maquis ou de tiroir » renvoie à une forme de littérature qui n'est pas prise en charge par les circuits officiels d'édition, de production et bien sûr de distribution. Quoiqu'elle soit une littérature active, elle n'est pas officiellement publiée par les maisons d'édition existantes ni vendue dans les librairies, du fait qu'elle échappe aux canaux classiques permettant de connaître et de diffuser la production littéraire (producteurs, distributeurs, libraires, etc.), mais aussi parce qu'il n'existe pas dans la conjoncture actuelle de la RDC, de structures culturelles officielles, un suivi et un contrôle fiable de la vie et de la production littéraire. Étant donné que les canaux de distribution normaux des livres ne reconnaissent pas cette littérature et ne la diffusent pas, celle-ci est constituée de manuscrits dits de « tiroirs » qui sont inexploités et qui attendent d'éventuelles occasions de publication. Cette littérature qui serait certainement la plus importante, recouvre les différents genres littéraires abordés par les écrivains congolais : romans, nouvelles, théâtre, poésie, etc. Les écrivains de maquis mènent une vie d'ermite, littérairement s'entend, de travail personnel dans l'ombre en cultivant l'espoir de rencontrer un jour l'éditeur providentiel qui lancerait leur carrière. Pour donner des exemples plus précis de manuscrits dormant dans les tiroirs, il faudrait être mis en présence de certains d'entre eux. Or, cela implique qu'il nous faudrait entrer en contact avec les personnes qui les conservent, ce qui engagerait un véritable travail de fourmi et de lourdes dépenses financières, vu qu'au Congo les moyens d'information comme l'Internet sont encore un luxe et que le système téléphonique est médiocre. De plus, il est certainement difficile, voire impossible de prendre la mesure de cette littérature souterraine.

En dernier lieu, les intellectuelles s'expriment à travers des manifestations culturelles souvent informelles (journées culturelles, journées scientifiques, journées du livre, journées théâtrales, etc.) organisées de façon irrégulière. Ces journées sont souvent peu structurées du fait de l'inexistence d'organismes ou d'associations de coordination.

Le travail des écrivaines qui ont réussi à briller à la fois au niveau local et international, est celui qui a émergé grâce aux voyages à l'étranger, ou à la faveur des centres culturels étrangers, tels que le centre Wallonie Bruxelles ou le Centre Culturel Français, qui organisent des concours francophones littéraires.

À titre d'exemple de la qualité et du pouvoir évocateur de cette littérature féminine, citons un passage de *Une femme au Congo* de Léonie Abo :

15 Août 1945. Malungu, un grand camp de coupeurs de noix de palme, qui travaillent sur les palmeraies de la compagnie du Kasai. Des dizaines de cases en pise bien alignées. Au loin la rivière Kwilu chantonne. Accroupis dans la pénombre autour des braises de feu, des hommes tendent

l'oreille. D'une hutte leur parviennent des gémissements, des pleurs, un bruissement affairé de pagnes. La sage-femme, après avoir coupé le cordon ombilical à l'aide d'une lame de rasoir, saisit entre les doigts une pincée de cendres de bois de palmier et l'applique sur la blessure pour stopper l'hémorragie. Elle est contente, la sage-femme. Rarement, elle a délivré une petite fille aussi adorable et robuste. Tout sera pour le mieux si maintenant l'enfant accepte le nom que sa mère lui a trouvé. Labon, la femme qui vient d'accoucher, a fait un songe, il y a quelques mois. Abo, une tante décédée il y a bien des années, lui a révélé qu'elle reviendrait bientôt parmi les siens. Chez les Bambunda, chaque nouveau-né incarne l'esprit d'un mort. Il importe donc de l'appeler par son véritable nom. Si on lui donne un nom qui ne convient pas, le bébé s'agite, pleure et proteste violemment. Il faut alors consulter le féticheur pour découvrir l'identité exacte de la revenante. Précautionneusement, la sage-femme souffle le mot Abo à l'oreille du bébé. Et, malheureusement, l'enfant sourit. Son nom est bien Abo, ce qui dans la langue des Bambunda, veut dire : le Deuil.⁹

La critique a salué le livre en ces termes :

Léonie Abo ébranla le monde entier en présentant l'insurrection paysanne au Congo-Zaïre entre 1963 et 1968 dans son livre *Une Femme du Congo*. Il a été lancé à l'occasion de la 12^e édition du Festival Panafricain du Cinéma de Ouagadougou (FESPACO) en 1991. Dans ce texte elle relate son enfance rurale, l'école coloniale, le mariage traditionnel et sa prise de conscience au cours des cinq années vécues dans le maquis. Toutes les femmes africaines se reconnaîtront dans ce témoignage.¹⁰

Grâce à ce passage, il est facile d'imaginer la vie de la grande majorité des femmes d'Afrique, les incessants travaux manuels et agricoles, ainsi que leurs fréquentes maternités dont encore trop leur coûtent la vie chaque année. Ce nombre important de pertes de vie pourrait pourtant être évité avec l'existence de services de santé adéquats. En 2002, les femmes africaines courent « 10 fois plus » le risque de perdre leur vie en accouchant que les femmes des pays industrialisés et du Canada en particulier.¹¹

Conclusion

Alors qu'à l'étranger, l'écrivaine congolaise continuera à affronter les problèmes que rencontre tout(e) immigrant(e) de couleur, au Congo, localement, un avenir meilleur ne pourrait s'entrevoir qu'à partir du rétablissement de la paix : "Reconstruire la politique nationale est aussi considéré comme une action humanitaire vis-à-vis de l'opinion internationale"¹², et consécutivement à partir d'une croissance économique qui indubitablement améliorerait la qualité et la diffusion de l'instruction. Au niveau international, même si la dette extérieure est pardonnée, il faudrait promulguer l'indépendance économique du Congo dont le problème prend racine dans l'inégalité du système politique et monétaire financier et économique international.

Les solutions émergeraient au niveau mondial à partir d'un plan de protection des plus démunis, de promulgation de l'instruction pour les femmes et les filles au moyen de l'éradication de l'analphabétisme et de l'instruction gratuite. Celles-ci devront être reconnues comme des agents

de développement. Parallèlement, un changement ou plutôt une « révolution » de la mentalité culturelle apparaîtra lorsque les femmes congolaises elles-mêmes prendront en charge leur destin collectif. Quoique quelques organisations de femmes congolaises pour le changement existent actuellement, leurs voix ne se font pas entendre, en raison de leur faible statut dans la société relié à une tradition patriarcale identifiée plus haut.

Bibliographie

I. Ecrivaines congolaises vivant et produisant en R.D.C

1. N'tumb, Diur. *Zaïna suivi de Qui hurle dans la nuit?* Paris: Hatier, 1986. Théâtre.
2. Elizabeth Mweya Tol' Ande
Remous de feuilles. Kinshasa: éditions du Mont noir, 1970. Poésie.
Ahata suivi de Le Récit de la damnée. Kinshasa: Bobiso, 1977. Deux nouvelles.

II. Ecrivaines d'origine congolaises vivant à l'extérieur de la R.D.C

1. Amba Bongo
Une femme en exil. Paris: L'Harmattan, 2000. Roman.
2. Justine Mpoyo Kasavubu :
Kassa-Vubu et le Congo Indépendant (1960-1969). Bruxelles: Le Cri, 1997. Biographie.
3. Léonie Abo :
Martens, Ludo. *Une Femme du Congo*. Bruxelles: EPO, 1991. (Auto)Biographie.
4. Kavidi Wivine N'landu
Leurres et Lueurs. Bruxelles: André de Rache (éd), 1984. [Avec quatre planches de Jehan de Meester. Préface de Nicolas de Kerchove d'Ousselghem]. Poésie.
5. Lila-Baleka Bosekilolo
Les Marais brûlés. Kinshasa: Centre africain de littérature, 1973. Poésie.
6. Kabika Tshilolo
Le Pilier du chef et autres contes. Kinshasa: Pavillon des écrivains, 1986. Nouvelles.
7. Maguy Kabamba Rashidi
La Dette Coloniale : Montréal: Humanitas, 1995. Roman.
Et la femme se recréa. 1996. Roman inédit.
8. Clémentine Nzujj.
Murmures. Kinshasa: Lettres Congolaises, 1968. Poésie. 1er Prix littéraire Senghor.
Kasala. Kinshasa: Édition Mandore, 1969. Poésie.
Le temps des amants. Kinshasa: Edition Mandore, 1969. Poésie.
Lianes. Kinshasa: Édition du Mont noir, 1971. Poésie.
Gestes interrompus. Lubumbashi: Édition Mandore, 1976. Poésie.
Cité de l'abondance. Inédit. Prix Unique au concours annuel 1986 de l'académie royale des sciences d'Outre-mer, Bruxelles - Nouvelle.
Tu le leur diras. Le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays. Congo 1890-2000. Bruxelles : Alice Editions, 2005. (Auto)biographie.

- « Frisson de la mémoire » dans *Cluzeau Fiancée à vendre et treize autres nouvelles*. Saint-Maur: SEPIA, 1993. Nouvelle.
- Lenga et autres contes d'inspirations traditionnelle*. Lubumbashi: Éditions Saint-Paul Afrique, 1976. Contes.
- 1991: FAÏK-NZUJI, Clémentine M. *Anthroponymie afro-romane*. (en collaboration avec Willy Bal et Jan Daeleman) Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- Symboles graphiques en Afrique noire*. Paris : Karthala, 1992.
- 1992 : FAÏK-NZUJI, Clémentine M. *Éléments de phonologie et de morphophonologie des langues bantu*. Leuven : éditions Peeters.
- La Puissance du Sacré. L'homme, la nature et l'art en Afrique noire*. Maisonneuve et Larose, 1993. Traduction allemande : Die Macht des Sakralen -- Mensch, Natur und Kunst in Africa, Walter-Verlag Solothurn und Düsseldorf.
- La Beauté des signes. Pistes et clés pour la pratique des symboles*. Louvain-la-Neuve : Publications du CILTADE, 1996.
- Le Dit des signes. Répertoire des symboles dans les cultures et les arts africains*. Musée canadien des civilisations -- Centre international de langues, littératures et traditions d'Afrique, Hull/Louvain-la-Neuve, 1996. Traduction anglaise : Tracing Memory. A Glossary of Graphic Signs and Symbols in African Art and Culture,, Canadian Museum of Civilization--International Centre for African Languages, Literature and Tradition, Hull/Louvain-la-Neuve, 1996.
- « Réflexion sur l'élaboration et la transmission du savoir relatif aux sciences sociales africaines. » *Mots Pluriels* The University of Western Australia, French Studies, Nedlands, ndeg. 8, octobre 1998. < www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP798index.html>.

Notes

- ¹ «Géographie,» République Démocratique du Congo, mars 2004. 26 Jan. 2005 < <http://www.kutino.org/congo/geographie.html> >.
- ² «Clémentine N'Zuji,» Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines, 6 fév. 2002. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia/French. 25 Jan. 2005 <<http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/NzujiClementineEng.html>>
- ³ Ibid.
- ⁴ «Léonie Abo,» Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines. 2 déc. 2003. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia. 25 Jan. 2005 <<http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/Abo-LeonieEng.html>>.
- ⁵ «Welcome Akwaba Bienvenue Karibu dans l'univers des belles lettres africaines,» Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines. 11 Aug 2005. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia 25 Jan. 2005 <<http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/FEMEChome.html>>.
- ⁶ «Les Interviews d'Amina,» Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines, 24 fév. 2003. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia. 25 jan. 2005 < <http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/>>.
- ⁷ «Les Interviews d'Amina: Interview de Maguy Rashidi-Kabamba par Fatoumata Sidibé publiée dans Amina en Juin 1995, Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines. 17 Juin 1999. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia. 25 Jan. 2005 <<http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/AMINAKabamba.html>>.
- ⁸ «Le Taux de Scolarisation du Sankuru,» Sankuru Foundation for Development, 09 Sept. 2005. Etumangele Aseke,

Emile. Shandong University, RP Chine. 18 oct. 2005 <<http://www.sankurufoundation.org/scolarisation.html>>.

⁹ Ludo Martens, *Une femme du Congo* (Bruxelles: EPO, 1991). <http://www.cd.undp.org/docs/RNDH_final%20version_280501.pdf>.

¹⁰ “Léonie Abo,” Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines. 2 déc. 2003. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia. 25 Jan. 2005 <<http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/Abo-LeonieEng.html>>.

¹¹ “Where we work,” DR Congo (Advance Africa, July 2003). 26 Jan. 2005 <http://www.advanceafrica.org/where_we_work/DRCongo.html>.

¹² “Dans la série Textes Inédits: Un témoignage risque de Léonie Abo (1996),” Lire les femmes écrivains et les littératures Africaines 2 déc. 2003. Department of European Languages and Studies, The University of Western Australia. 29 oct. 2005 <<http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/IneditAbo2.html>>.